

Bases terminées, Syrie pas finie, Israël désespéré | Pr. Leila Hudson

Nous assistons au plus grand bouleversement en Asie de l'Ouest depuis la chute de l'Empire ottoman. La professeure Leila Hudson, anthropologue et historienne à l'Université de l'Arizona, aborde la région, les voies d'eau, le détroit d'Ormuz, le déclin des États-Unis, le rôle d'Israël, la stratégie de survie de l'Iran et l'avenir des États du Golfe. Elle examine également la Syrie après Assad, le leadership d'Ahmad al-Sharaa, la neutralité régionale, ainsi que son livre sur les femmes syriennes déplacées par la guerre. Liens : * *Lines of Flight, Assemblages of Home: Syrian Women Displaced* : <https://press.syr.edu/supressbooks/8621/lines-of-flight-assemblages-of-home-syrian-women-displaced/> * Neutrality Studies substack : <https://pascallottaz.substack.com> * Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> * Don : <https://neutralitystudies.com/donate>
Horodatage : 00:00:00 Introduction 00:01:11 Moyen-Orient ou Asie de l'Ouest ? 00:03:25 Comment étudier la région 00:07:12 L'eau, les points d'étranglement et Ormuz 00:10:36 La politique américaine et l'échec stratégique 00:16:26 Empire, Suez et changement régional 00:18:45 Les États du Golfe et l'ordre multipolaire 00:25:49 Israël, les États-Unis et l'Iran 00:32:18 La stratégie de résistance de l'Iran 00:37:44 Syrie, Assad et comparaison avec l'Iran 00:45:48 Ahmad al-Sharaa et l'avenir de la Syrie 01:01:54 *Lines of Flight, Assemblages of Home*

#Pascal

Bienvenue dans *Neutrality Studies*. Aujourd'hui, je reçois la professeure Leila Hudson, anthropologue et historienne, et également directrice de notre faculté à l'Université de l'Arizona. Leila, bienvenue.

#Leila Hudson

Merci beaucoup. Et permettez-moi de préciser d'emblée que tout ce que je vais dire ici aujourd'hui reflète uniquement mon opinion personnelle, professionnelle et académique. Cela ne représente en aucune façon l'Université de l'Arizona, mon employeur.

#Pascal

Bien sûr, bien sûr. Tout ce qu'on dit dans ces podcasts, ce sont toujours nos propres opinions, mais c'est bien que tu remettes les choses au clair. Tu es aussi, évidemment, spécialiste de l'Asie de l'Ouest, et c'est justement ce dont on veut parler aujourd'hui. Depuis de très nombreuses années, tu observes de manière professionnelle ce qui se passe dans ce que certains appellent encore le Moyen-Orient, même si beaucoup d'entre nous changent désormais de terminologie. Est-ce que tu peux d'abord me parler un peu de cette question de vocabulaire ? Lequel des deux termes tu préfères,

“Moyen-Orient” ou “Asie de l’Ouest” ? Et ensuite, quelle est ton analyse de la direction que prend actuellement toute la région ?

#Leila Hudson

Bien sûr, nous avons été formés selon les conventions impériales du Moyen-Orient, et c’est encore ce que nos étudiants et notre public, ici aux États-Unis, reconnaissent le plus facilement. Mais vous avez tout à fait raison de dire qu’il est pertinent de penser dans un cadre plus large, moins relativiste. D’autant plus que le moment de transformation que nous vivons aujourd’hui est un moment profondément lié à la géographie. C’est une période où l’empire et le statu quo politique des dernières décennies apparaissent de façon très nette, notamment à travers les tensions autour du détroit d’Ormuz et les facteurs géographiques eux-mêmes, qu’on considère souvent comme secondaires par rapport aux événements humains. Donc oui, votre remarque est tout à fait juste.

Je pense que le terme « Asie de l’Ouest » est une façon très pertinente d’aborder le sujet. Et, de manière assez ironique, à l’Université d’Arizona, pour toutes les mauvaises raisons, l’ancienne École des études sur le Moyen-Orient et l’Afrique du Nord — où j’ai passé toute ma carrière — a été intégrée à une École des études globales. Là encore, pour de mauvaises raisons : des raisons financières, des économies de bouts de chandelle, et ainsi de suite. Et pourtant, ce changement de nom arrive à un moment opportun. Parce que, bien sûr, quand on s’intéresse aux migrations, aux diasporas, ou encore aux effets de la géographie régionale, c’est intéressant de replacer tout cela dans une perspective planétaire, ou mondiale. Cela permet de mieux voir les mouvements, les trajectoires, les transformations, avec un certain recul, et d’une manière plus éclairante.

#Pascal

Je veux dire, le cadrage, c’est vraiment très important, surtout dans le milieu universitaire, non ? La façon dont on aborde un sujet détermine en grande partie ce qu’on va pouvoir en tirer. Alors, comment avez-vous choisi d’aborder l’Asie de l’Ouest comme sujet ?

#Leila Hudson

Eh bien, j’aborde tout ça avec un héritage familial. Je suis à moitié palestinien, et à moitié, disons, américain de naissance. Ma famille est très dispersée, entre le Liban et la Palestine. Dans les années quatre-vingt-dix, en faisant mes recherches de thèse, j’ai épousé une femme issue d’une famille syrienne. Et, encore une fois, en tant qu’anthropologue, et aussi en tant que linguiste, j’ai passé ma carrière, et formé mes étudiants, à travailler sur toute l’Afrique du Nord, de la Mauritanie jusqu’au Machrek, jusqu’à l’Asie de l’Ouest. J’ai aussi formé des étudiants dans cette région. Le champ des études moyen-orientales, tel qu’on l’hérite, s’intéresse à l’Iran, à la Turquie, mais aussi au monde arabophone. Et j’ai trouvé que c’était en fait un cadre très utile, assez large, pas forcément limité par

la langue, la culture, ou bien sûr par les frontières nationales ou le nationalisme. L'idée, c'est plutôt de dégager des schémas, des dynamiques à travers toute la région, et pas simplement de se concentrer, comme le font souvent les historiens, sur une histoire nationale particulière.

#Pascal

Oui. En fait, ces histoires nationales posent un vrai problème, surtout pour l'Asie de l'Ouest, parce que beaucoup des nations qu'on connaît aujourd'hui sont en quelque sorte héritées du colonialisme, de l'impérialisme. Beaucoup de ces pays, dans la forme qu'ils ont aujourd'hui, n'existaient pas il y a cent cinquante ans. L'Empire ottoman, par exemple, jouait un rôle majeur, et ainsi de suite. Mais il y a aussi cette question que vous avez déjà évoquée : on ne peut pas vraiment séparer l'Asie de l'Ouest de l'Afrique du Nord. Si on isole l'expérience du Liban de celle de l'Algérie, on passe à côté de quelque chose d'essentiel. Alors, comment peut-on rassembler tout ça ? Parce qu'on a aussi été habitués à penser les continents comme des entités séparées, non ?

#Leila Hudson

Oui. Eh bien, encore une fois, vous savez, on peut aborder tout ça depuis une perspective très classique, héritée du monde anglo-américain, celle du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord, ou du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Et à différents moments de ma carrière, je l'ai aussi envisagé en plaçant au centre le monde arabophone, avec ses innombrables formes dialectales de l'arabe. Je l'ai aussi abordé sous l'angle des territoires dominés en grande partie, mais pas exclusivement, par l'islam. Donc, selon la question posée, cela permet de reformuler les choses autour de la culture, de la religion, de la langue, de la géographie, ou encore des dynamiques impériales, des États modernes et contemporains. Mais il faut aussi prendre en compte les acteurs non étatiques et les formes de résistance, qui, là encore, se déplacent et se diffusent à travers toute la région. Tout cela, à mon avis, fait pleinement partie du champ d'analyse.

#Pascal

Hé, juste une petite note rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous abonner gratuitement à ma newsletter sur Substack. Vous pouvez aussi aider avec un abonnement payant, ou en achetant quelques-uns de nos nouveaux produits sur neutralitystudies.com. Les liens sont juste en dessous. On se retrouve là-bas. Alors, pour vous, à quel point la question de l'eau, des océans, est-elle importante ? Parce que, bien sûr, la Méditerranée relie beaucoup de ces endroits, sinon tous, mais aussi le Pacifique. J'ai été stupéfait quand j'ai découvert que l'empire d'Oman s'étendait jusqu'à Madagascar. C'est fou... Non, attendez... Oui, jusqu'à Madagascar. Oui, jusqu'à Madagascar.

#Leila Hudson

Non, non. Eh bien, certainement en Afrique de l'Est.

#Pascal

Pardon, en Tanzanie, en Tanzanie. À Zanzibar, en Afrique de l'Est. Oui, désolé, Zanzibar, pas Madagascar, à Zanzibar. Mais c'était énorme. Et bien sûr, c'est une connexion maritime, pas vraiment terrestre.

#Leila Hudson

Pas vraiment une connexion terrestre. Eh bien, quand je donne mon cours d'introduction à des étudiants américains qui sont, disons-le, pour toutes les mauvaises raisons, très peu familiers avec la géographie, l'histoire du monde et ce genre de choses, je commence en fait mon premier vrai cours par un thème : l'eau. Sous toutes ses formes. Comme, encore une fois, la source de la vie, la base de l'agriculture, et le cadre sur lequel la civilisation du Moyen-Orient semble avoir pris une avance considérable sur beaucoup d'autres régions du monde, justement à cause de la rareté générale de l'eau.

Et puis, dans ce cadre-là, on regarde l'importance des systèmes fluviaux, non seulement pour l'irrigation, mais aussi pour le commerce et le transport, ainsi que celle des systèmes côtiers et maritimes. C'est une approche très utile, parce qu'elle permet de ne pas partir forcément de la terre, ni même des populations — même si les gens entrent très vite dans le tableau — mais plutôt d'observer la géographie de l'eau et du climat comme un système qui relie, qui transporte, et qui donne du pouvoir culturel. Oui, tout à fait. Et cela fait maintenant de nombreuses années que j'enseigne mon cours d'introduction sur les cultures du Moyen-Orient. Et dans la partie consacrée à la géographie, je fais toujours le même petit quiz sur les points d'étranglement maritimes du monde.

Et j'amène les étudiants, qui sont pour la plupart des étudiants américains de première année, mais aussi des étudiants venus du monde entier, y compris du Moyen-Orient, à aborder le sujet avec un regard neuf. Ce sont souvent des étudiants assez peu familiers avec cette géographie, pourtant si stratégique et si déterminante. Alors, on consacre tout un cours à cela. On commence par le détroit d'Ormuz, le Bab el-Mandeb, le canal de Suez, et aussi, bien sûr, le détroit du Bosphore. L'objectif, c'est vraiment d'aider les étudiants à comprendre comment ces voies maritimes historiques sont étroitement liées à l'économie mondiale actuelle, qui repose sur le pétrole et d'autres hydrocarbures.

#Pascal

Je suppose que l'actuel président des États-Unis n'a jamais assisté à votre conférence, n'est-ce pas ? Non, non. Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Je veux dire, l'un des résultats les plus stupéfiants, selon moi, de ces trois derniers mois de guerre, depuis le vingt-huit février deux mille vingt-six, c'est que ça a vraiment, vraiment fait comprendre que le détroit d'Ormuz n'est pas juste un petit endroit qu'on peut contourner. Si ce passage est fermé, on ne peut pas simplement rediriger le trafic ailleurs. Le fait que Donald Trump ait signé ce protocole d'accord, qui est en réalité un document de

capitulation, vu la façon dont il a été rédigé, montre à quel point les États-Unis sont aujourd'hui désespérés de rouvrir cette route commerciale. Vous pouvez nous en parler ?

#Leila Hudson

Eh bien, bien sûr. Et l'une des très rares consolations de ce dernier semestre, c'était de pouvoir rappeler à mes nombreux étudiants qu'ils se trouvaient désormais dans une position privilégiée. Rien qu'en comprenant la géographie maritime et son importance cruciale dans l'époque actuelle, pour une économie mondiale encore fondée sur le pétrole, ils faisaient partie des Américains les mieux informés sur ce sujet précis. Et malgré leur niveau de connaissance plutôt limité au départ, j'étais heureux de les voir partir dans le monde — auprès de leurs amis, de leurs familles, de leurs cercles sociaux — avec quelques notions essentielles, une vraie compréhension des dynamiques que nous avions étudiées en janvier et en février. Des dynamiques qui allaient surprendre le reste de la société américaine, quand les gens commenceraient à mesurer l'impact sur le prix de l'essence, le prix de la nourriture, la disponibilité des engrais et d'autres produits chimiques dérivés.

Oui, donc, le fait que l'administration Trump, et le président lui-même, avec son approche impulsive, sans doute grisé par ce qu'il considérait comme une victoire au Venezuela — victoire qui, bien sûr, a depuis été éclipsée par la terrible tragédie du tremblement de terre là-bas — eh bien, Trump aborde tout cela avec une arrogance démesurée, sans la moindre compréhension géographique, culturelle ou historique. Et il a déjà écarté de son administration bon nombre de diplomates et d'analystes de carrière, des professionnels qui auraient pu tempérer cette adhésion impulsive au projet israélien. Une approche plus réfléchie aurait pu, vous savez, épargner tant de vies, tant de ressources, et préserver les derniers restes de la crédibilité américaine, dans la région comme dans le monde.

#Pascal

Alors, qu'est-ce que vous pensez de cette situation ? Vous savez, ce savoir qui est largement accessible — le savoir que vous avez, que d'autres ont, que les étudiants ont, que beaucoup de gens, probablement même au sein de l'administration, possèdent. Parce que sinon, il n'aurait pas été nécessaire de les écarter à ce point. Et les gens dans l'armée aussi, sinon il n'aurait pas fallu les écarter non plus. Tout ce savoir est en train d'être effacé, et ces purges se font au nom de politiques qui, à mon sens, sont assez contre-productives. Alors, il y a des gens — il faut le dire — qui interprètent tout ça comme une grande manœuvre stratégique, une sorte de partie d'échecs à l'échelle mondiale, où l'objectif serait d'étouffer la Chine ensemble. Moi, j'ai du mal à suivre cette logique, parce que ça me paraît vraiment trop vaste, trop global dans son approche. Mais qu'est-ce que ça vous dit, à vous, que ce savoir soit ainsi écarté, au profit de quelque chose qui, du moins dans ses effets actuels, ne sert pas du tout les intérêts des États-Unis ?

#Leila Hudson

Eh bien, ça a été incroyablement néfaste pour le statu quo dominé par les États-Unis, aussi bien dans la région que dans le monde. C'est indéniable, je pense, à ce stade, pour tous sauf les plus aveugles des partisans américains, et peut-être israéliens, de la guerre. Oui, voilà. Tous sauf les idéologues les plus passionnés. Et ça me fait un peu penser à un principe de Sun Tzu, dans *L'Art de la guerre* — que je vais sûrement écorcher ici, sans pouvoir le citer exactement. Mais, vous voyez, l'idée, c'est que l'une des clés d'une victoire stratégique, c'est non seulement de se connaître soi-même, mais aussi de connaître l'ennemi.

Mais il faut connaître les deux. Et bien sûr, le régime actuel aux États-Unis pose problème. On peut dire qu'il ne se comprend pas lui-même, qu'il ne saisit pas la position historique des États-Unis en tant qu'hégémonie à ce stade. Et après s'être débarrassé de son corps diplomatique de carrière, ainsi que de ses experts en politique et en sécurité, il ne comprend certainement pas non plus son adversaire. C'est typiquement la situation qui conduit à un échec stratégique. Ce qui est très intéressant, en revanche, c'est que ce contrecoup nous a amenés à un moment de transformation, à la fois dans la région et dans le monde. Et peut-être pas du tout de la manière dont on aurait imaginé la remise en cause ou le déclin de l'empire américain.

#Pascal

Alors, deux questions. Est-ce qu'il y a, d'après vos recherches sur la région, des précédents historiques qui vous viennent à l'esprit, où des empires se sont effondrés d'une manière comparable à celle dont les États-Unis semblent, en quelque sorte, échouer en avançant en ce moment ? Et ensuite, ce changement... pouvez-vous nous l'expliquer ?

#Leila Hudson

Je pense qu'il y a un parallèle important à étudier, et que j'ai l'intention d'explorer un peu, avec la guerre et la crise de Suez en mille neuf cent cinquante-six. Cet épisode a, d'une certaine manière, marqué la fin de la domination britannique et européenne dans la région. Et, vous savez, il y a vraiment beaucoup de points communs. On voit la victoire de la géographie stratégique, de la proximité, du contrôle... Un empire en déclin qui va trop loin, qui se heurte à ses limites et en tire une leçon. Et bien sûr, à l'époque, Nasser, d'une façon qui rappelle peut-être ce qu'on observe aujourd'hui avec la montée de l'Iran, non seulement comme puissance régionale mais peut-être même supra-régionale, a tiré parti de ce défi lancé par l'hégémon, un défi qu'il semble, jusqu'à présent, avoir réussi à surmonter.

Je pense qu'il y a effectivement un parallèle à faire. On peut aussi tracer un autre parallèle — pas un parallèle lié à l'eau, mais plutôt avec l'Union soviétique en Afghanistan. Ce moment où une grande puissance, censée jouer le grand jeu avec ses stratégies, ses opérations et ses tactiques héritées, se

rend compte qu'elle est allée trop loin. Et cela, pour une combinaison de raisons internes, externes, géographiques ou historiques. Donc oui, je pense qu'on est arrivé à un point que, franchement, je ne m'attendais pas à voir dans ce laps de temps... ni peut-être même de mon vivant.

#Pascal

Vous savez, je pense que même les Chinois ont été surpris de voir que les Iraniens ont réussi à résister à l'assaut. Et bien sûr, comme vous venez de le dire, quand un outsider est attaqué par le plus fort, le simple fait qu'il tienne debout, en réalité, ça en fait déjà un gagnant, non ? Alors, pour la région, selon vous, quel est l'impact maintenant ? J'imagine que les États du Golfe doivent être assez inquiets en ce moment, vu les changements. Ma petite théorie personnelle, c'est qu'ils finiront, en quelque sorte, par être neutralisés de fait — pas au sens d'éradiqués, mais plutôt au sens d'être sortis de l'orbite de l'alliance américaine. Vous voyez ça comment ?

#Leila Hudson

Eh bien, je pense qu'en gros, oui, vous avez raison : le rythme et la nature de ce conflit permettent ce qu'on observe aujourd'hui, après le protocole d'accord du dix-sept juin. C'est, comment dire... un changement progressif, une capacité à faire de petits ajustements plutôt que de grands bouleversements violents et destructeurs, comme ceux que nous redoutions tous en mars, et même encore en avril, quand la guerre était vraiment cinétique, imprévisible, et que les missiles pleuvaient. Donc, à cause des coûts très élevés, surtout pour les États-Unis, qui se traduisent par des prix plus élevés et des difficultés politiques à venir pour l'administration Trump.

Je pense qu'on est maintenant dans une phase d'ajustement et de test, où l'on voit les différents pays du Golfe se positionner sur une sorte de spectre, plus ou moins proches des États-Unis ou de l'Iran. Mais ces mouvements restent prudents, progressifs, comme pour tester les limites. Ils comprennent que, quelle que soit l'issue, le modèle initial consistant à miser tous ses atouts sur la présence militaire américaine doit être repensé, diversifié. Et cette diversification prendra des formes variées selon les pays de la région. Mais à mon avis, aucun d'entre eux — et surtout pas ces petits États fragiles et vulnérables — ne veut dépendre entièrement d'une seule grande puissance protectrice. D'autant plus quand cette puissance a échoué de manière aussi spectaculaire dans les premières semaines de la guerre. Les bases américaines, qu'on considérait jusque-là comme des atouts de protection, se sont révélées être des faiblesses, voire des handicaps. Et en plus de cela, les États-Unis ont semblé plus préoccupés par la défense d'Israël que par le respect du pacte de sécurité, implicite ou explicite, qu'ils avaient conclu avec les États du Golfe.

Alors, ce que je pense que vous allez voir — et encore une fois, vous le verrez de multiples façons, selon les acteurs qui restent viables — c'est d'abord le développement de relations avec l'Iran. L'Iran ne va nulle part, simplement à cause de sa géographie, n'est-ce pas ? Donc, des accommodements vont se faire. Certains seront plus enthousiastes, d'autres plus réticents, mais ces accommodements auront lieu. Et d'autres alliances régionales vont se consolider. Les rôles du Pakistan, sans parler de

la Russie et de la Chine, sont tous renouvelés et plus importants que jamais dans un monde multilatéral en pleine émergence.

#Pascal

C'est très bien qu'on y aille. À ton avis, quel va être le futur ordre, ou plutôt l'ordre qui est en train d'émerger, en Asie de l'Ouest, en incluant aussi l'Afrique du Nord ? Parce que la dernière grande transition, celle dont tu as déjà parlé, c'était le passage du contrôle britannique sur la région. Bon, si on remonte un peu plus loin encore, on a d'abord eu le contrôle ottoman, donc turc, sur la région. Ensuite, c'est passé sous contrôle britannique. Puis les Britanniques ont passé le relais aux Américains. Et depuis, on a eu presque quatre-vingts ans, bientôt un siècle, de domination américaine sur cette région, avec ses différents relais et tout ce qui va avec. Alors, à ton avis, vers quoi on se dirige maintenant ?

On voit aujourd'hui le Pakistan prendre son envol. Je veux dire, on va avoir des discussions avec l'Arabie saoudite. Il y a toutes ces discussions dites « minilatérales » qui se tiennent, et qui, en réalité, se déroulent sans l'Occident. Mais on hérite encore, bien sûr, de la manière dont tout ce système a été construit. L'un de ces héritages, par exemple, dans les États du Golfe, c'est que beaucoup de monarchies sunnites gouvernent sur des populations chiites, et ainsi de suite. De l'autre côté, on a l'Iran, qui soutient fortement la cause palestinienne, surtout à Gaza. Et Gaza, évidemment, est sunnite. Ils ne se préoccupent pas vraiment du type d'islam qu'ils suivent. Comment est-ce que vous interprétez ces évolutions ?

#Leila Hudson

Eh bien, encore une fois, je pense que la tendance générale va vers le multilatéralisme, vers des relations durables avec les pays voisins, dans la région, et aussi avec d'autres puissances extérieures — comme, encore une fois, la Russie, la Chine, le Pakistan, mais aussi, bien sûr, le rôle traditionnel de l'Europe. Donc, il y a beaucoup d'acteurs, et on les voit aujourd'hui se mêler dans toutes sortes de nouvelles configurations intéressantes. On les voit se retrouver au G7. Ahmed Al-Sharrah n'était pas présent à ce sommet du G7, mais il avait été invité au précédent. Et on voit aussi émerger ce qu'ils appellent une sorte d'OTAN islamique, dirigée par le Pakistan.

Vous voyez la Russie et la Chine observer, apprendre, fournir, et peut-être influencer selon leurs propres traditions historiques de l'hégémonie. Dans le cas de la Chine, c'est une approche surtout commerciale, fondée sur les ressources, pas vraiment idéologique. Et tout ça, aujourd'hui, se mélange dans le même creuset, à un moment où ce qui paraissait être l'architecture solide de la sécurité américaine a, en quelque sorte, volé en éclats. Alors bien sûr, la Palestine et les actions du gouvernement israélien de Netanyahu restent sans solution — c'est le problème insoluble, la carte imprévisible, avec des scénarios très difficiles, surtout si, dans un avenir proche, ils s'enfoncent encore davantage dans le génocide. C'est difficile d'ignorer ça. Difficile de faire comme si de rien n'était.

#Pascal

Ça ne devrait pas être ignoré, et encore moins balayé d'un revers de main. Je pense que c'est le crime de notre époque, mais ce crime est encore en train d'être commis aujourd'hui.

#Leila Hudson

Et c'est pour ça que c'est la grande inconnue, non ? Ce qu'on observe en ce moment, le dernier... enfin, plutôt le point de tension actuel, c'est de savoir si le protocole d'accord va résister à la défiance de Netanyahou envers Trump et à l'extension du génocide au Liban. C'est toujours le problème difficile, insoluble, qui rend ces dynamiques plus larges encore vulnérables à des issues imprévisibles.

#Pascal

Dans mon petit monde du podcast, il y a ce débat sur qui influence qui. Est-ce la queue qui remue le chien — autrement dit, est-ce qu'Israël contrôle en quelque sorte les États-Unis — ou bien l'inverse, les États-Unis qui contrôlent Israël ? Les deux arguments existent. Je veux dire, il y a Mearsheimer, bien sûr, avec son célèbre ouvrage sur le lobby israélien, et puis de l'autre côté, Brian Berletic, qui dit au contraire que, avec des textes comme **Which Path to Persia**, les États-Unis se servent d'Israël de manière très stratégique pour mettre en œuvre leur projet hégémonique. Et en réalité, ce n'est pas seulement une question d'Iran, c'est en fait bien plus lié à la Chine.

Ce qu'on voit là, c'est une grande illusion. Joe Biden, bien sûr, avec ses mots célèbres au Congrès américain : « S'il n'y avait pas d'Israël, il faudrait l'inventer. » Ça nous arrange très bien. Comment voyez-vous ce lien ? La défiance d'Israël est-elle réelle, ou bien n'est-ce qu'une partie de ce rideau de fumée, de cette relation complexe ? Une sorte de jeu du gentil et du méchant flic. Et Trump, lui, dit : « J'aimerais bien les contenir, mais ils sont incontrôlables, ces Israéliens fous. » Au fond, c'est un récit très, très intéressé, non ?

#Leila Hudson

Oui. Eh bien, je dirais que, bien sûr, en tant qu'Américain, en observant la dynamique politique interne au sein de l'administration Trump, et aussi au Congrès, je pense qu'on ne peut pas nier que les États-Unis sont devenus dépendants de leur partenaire israélien, pourtant plus petit, à bien des égards. Cette dépendance a affaibli la souveraineté américaine et la capacité du pays à mener une grande stratégie sans l'influence, et parfois même la direction, de ce partenaire. À mon avis, c'est indéniable, surtout à l'entrée dans l'ère Trump et dans le contexte de la guerre avec l'Iran.

Mais comme pour beaucoup de choses, on vit aujourd'hui un moment de transformation. Parce que l'épreuve, le défi que Netanyahou — et je pense qu'on a des preuves crédibles que cela a été présenté à toutes les administrations américaines depuis plusieurs décennies —, ce projet d'un

Grand Israël, cette obsession d'un affrontement final avec l'Iran, tout ça a toujours été une possibilité, une menace qui planait. Et les administrations précédentes, avec tout leur lot de diplomates cyniques mais expérimentés, d'analystes de la sécurité aguerris, avaient toujours réussi à l'éviter. Mais Trump, lui, a cédé. Et là encore, je pense qu'il y a de vraies questions à se poser : est-ce que c'était un projet commun ? Est-ce que c'est Israël qui en a pris la direction ?

Certains partis affirment en ce moment, en gros, que c'est Trump qui aurait voulu faire ça. À mon avis, c'est un peu de la mise en scène. C'est plutôt cohérent avec un objectif historique des gouvernements israéliens, surtout ceux de Netanyahou. Il est assez clair que les Israéliens ont exercé une forte pression sur Trump. Et qui sait... comme le pensent de plus en plus de podcasteurs et d'Américains, peut-être que le levier des dossiers Epstein a joué un rôle dans cette affaire, ou même qu'il a été la condition qui a permis cette décision d'entrer en guerre.

Mais quand la guerre a éclaté, quand l'épreuve de résistance a vraiment eu lieu, au lieu de rester une simple possibilité, le test s'est produit. Les États-Unis ont alors découvert leur vulnérabilité économique, leur vulnérabilité en matière de réputation, et la hostilité du monde entier est apparue au grand jour. Et l'Iran, lui, a tenu bon. Il a même énormément gagné en prestige sur la scène internationale, grâce à sa capacité à résister, à projeter sa puissance, et à avoir, pendant près de cinquante ans, élaboré une stratégie qui, pour l'instant, a fonctionné et qui va transformer la région et le monde.

#Pascal

Oui, mon analyse de la stratégie, c'est qu'elle reposait essentiellement sur deux piliers. D'abord, la capacité d'encaisser, au prix de vies humaines, y compris parmi les plus hauts dirigeants. Ali Khamenei, bien sûr, mais aussi Ali Larijani et d'autres, savaient qu'ils seraient visés, et ils l'ont été, ils ont été tués. Mais ils étaient prêts à l'accepter. Et ensuite, la capacité à rétablir une forme de réciprocité : pour chaque cible frappée en Iran, ils ont réussi à riposter. Donc, une capacité de seconde frappe conventionnelle, de l'autre côté, qui a infligé, évidemment, des dommages graves et significatifs à Israël, l'enfant chéri de la région. Alors, y a-t-il autre chose, selon vous, qu'on devrait aussi examiner quand on analyse la capacité de l'Iran à résister ?

#Leila Hudson

Eh bien, l'Iran s'est révélé – et j'en avais d'ailleurs parlé il y a une dizaine d'années – à travers cette stratégie de décapitation que, en réalité, les administrations Bush et Obama avaient inaugurée avec leurs premières opérations de guerre par drones contre différents acteurs non étatiques dans la région, au Yémen, en Irak et en Afghanistan. À l'époque, on en avait tiré une leçon, qui semble aussi s'appliquer aux États-nations. Et cette leçon, c'est que lorsque vous déployez une puissance aérienne sans équivalent, que vous frappez depuis le ciel avec une force inégalée, et que vous adoptez cette stratégie de décapitation, vos adversaires, eux, le savent, ils le ressentent, et ils en sont les victimes.

Et ils s'y adaptent très vite, en développant, si on peut dire, une véritable réserve de dirigeants. Vous savez, on avait une sorte de blague un peu cynique à ce sujet : le poste le plus dangereux, c'était celui du soi-disant numéro trois d'Al-Qaïda. Parce que les gens étaient sans cesse promus à ce poste, éliminés, puis remplacés par d'autres qui finissaient eux aussi par être éliminés. Mais ce que cela provoque à l'intérieur de votre...

#Pascal

Structure organisationnelle.

#Leila Hudson

Dans votre structure organisationnelle, oui, exactement, il y a cette capacité d'adaptation, cette profondeur stratégique, ces qualités de leadership, cette unité... et aussi cette attente, presque, de ce qu'on pourrait appeler le martyr pour la cause, n'est-ce pas ? Et tout ça provoque une évolution très rapide, si on peut dire, à mesure que les gens sont mis à l'épreuve et écartés. Alors, on voit Trump parler récemment du fait qu'ils ont éliminé la première direction, puis la deuxième, et qu'ils en sont maintenant à la troisième. Et lui, du moins pour son public intérieur, aime en parler comme s'il les avait personnellement choisis lui-même.

Eh bien, c'est une dynamique complexe où, bien sûr, le troisième niveau de direction est celui qui a vu ses mentors, ses héros, ses dirigeants, ses modérés — y compris, vous savez, le guide suprême, son père et d'autres membres de la famille — être impitoyablement assassinés. Et ça, forcément, ça provoque un durcissement, une possible radicalisation, surtout quand on élimine les modérés qui avaient accédé au pouvoir pendant les périodes non violentes. En même temps, ça favorise des dynamiques organisationnelles rapides, qui font émerger de nouveaux dirigeants, de nouvelles méthodes. Donc, en réalité, c'est quelque chose qui revigore, qui mobilise, qui radicalise ou qui endurecit une organisation de résistance typique.

#Pascal

Vous accélérez le rythme d'apprentissage, parce que les niveaux inférieurs apprennent des niveaux supérieurs, et ils vont essayer d'agir en conséquence. Et s'ils échouent, alors le niveau suivant prendra le relais. Je pense que c'est une des choses que les Israéliens ne comprennent pas vraiment non plus — que l'autre camp n'est pas simplement composé de barbares qui obéissent à un chef. Et que si on tue le chef, la tribu se dissout. Non, ça ne fonctionne tout simplement pas comme ça.

#Leila Hudson

Eh bien, c'est choquant que Trump ait trouvé ça convaincant. Mais une frappe éclair, une sorte de décapitation rapide, aurait en réalité provoqué l'effondrement du pays. Ensuite, avec quelques routeurs Starlink placés stratégiquement, ou peu importe, plus des armes introduites

clandestinement par tel ou tel groupe, on aurait obtenu le genre de changement que, selon moi, Trump lui a vendu. Les Israéliens, vous savez, beaucoup de responsables américains respectent énormément leur stratégie, leurs analyses militaires, et les acceptent sans vraiment les remettre en question. Donc oui, je pense que ça a été très surprenant. Et encore une fois, il aurait dû y avoir plusieurs niveaux de résistance. Et en fait, il y en a eu.

On a vu quelqu'un comme Joe Kent, le chef de la lutte antiterroriste, s'opposer à cette vision, mais être écarté du système. Au final — et c'est ce qu'on comprend à travers les extraits du rapport actuel, le livre du moment, *Regime Change*, que je n'ai pas encore eu le temps de lire — on se retrouve avec une administration américaine composée d'un cercle très restreint et peu instruit de conseillers de Trump. Des gens qui fonctionnent sur l'ignorance, les conseils israéliens, les pressions politiques, et peut-être d'autres formes de pressions sociales, comme le chantage. Franchement, on ne pouvait pas imaginer un pire dispositif de prise de décision pour l'épreuve qu'ils ont choisi, de leur plein gré, d'affronter.

#Pascal

Oui, je ne pourrais pas être plus d'accord. Mais je dois dire, pour défendre un peu ceux qui ont pris cette décision et cette stratégie israélienne — enfin, quand je dis défendre, je veux dire qu'ils ne méritent pas vraiment d'être défendus —, il y a quand même un élément qui plaide en faveur de leur approche. C'est bien sûr l'exemple syrien. La Syrie s'est en quelque sorte effondrée très vite, en deux mille quatorze, d'une manière que personne parmi nous, dans les milieux de commentateurs, n'avait vraiment prévue. En tout cas, pas les gens que j'écoutais à l'époque.

Avec le recul, on peut dire, oui, c'était une sorte d'érosion progressive du pouvoir syrien sur dix ou douze ans, quelque chose comme ça. Mais tout s'est effondré très vite, en décembre deux mille quatorze. Et je dois dire que, quand les Israéliens ont essayé de convaincre Trump que l'Iran deviendrait une sorte de super Syrie, que, si on mettait juste assez de pression, boum, tout s'effondrerait, et qu'en dessous, on verrait surgir un soutien populaire massif... Eh bien, il y a effectivement des gens, en Iran et ailleurs, des Iraniens qui détestent profondément leur gouvernement actuel, et c'est sur cette base qu'ils pensaient que ça pouvait marcher. Mais restons sur la Syrie. Comment voyez-vous l'évolution de la Syrie, l'exemple syrien, et son importance dans les décisions actuelles ?

#Leila Hudson

Eh bien, d'abord, je dirais que, encore une fois, à mon avis, ce que Trump avait surtout en tête en abordant la question de l'Iran, c'était l'exemple du Venezuela. Là-bas, il y avait eu un effet de décapitation, on avait trouvé un candidat volontaire, un numéro deux, un gouvernement de substitution, et tout s'était terminé très vite. Le cycle médiatique était passé à autre chose. Et je pense vraiment que c'était, en fait, la logique de départ derrière la guerre contre l'Iran. La situation en Syrie, elle, est évidemment beaucoup plus complexe. C'était d'ailleurs très surprenant de

commencer à remarquer l'avancée depuis Idlib, dans les derniers jours de novembre deux mille quatorze, je crois, puis de voir cette progression vers Alep et le long de l'axe central de la Syrie, en l'espace de, disons, quelques jours. Oui... ça, c'était vraiment choquant et inattendu.

Et c'est aussi très différent de ce qui s'est passé en Iran. Et pour être honnête, c'est encore flou pour moi, même en tant que chercheur qui se consacre surtout à la Syrie — c'est vraiment mon domaine principal — quelle combinaison d'influences turques, américaines, et peut-être même israéliennes, a pu provoquer tout ça. Mais la population syrienne, et c'est un point que beaucoup, beaucoup d'analystes occidentaux manquent complètement, surtout ceux qui défendent avec enthousiasme le régime d'Assad au nom de l'axe de la résistance... ces analystes sous-estiment gravement à quel point le régime d'Assad était détesté, haï, par la majorité des Syriens. Oui, il y avait des communautés minoritaires qui étaient profondément liées au régime.

#Pascal

Les Alaouites ?

#Leila Hudson

Oui, les Alaouites. Euh... et dans une moindre mesure, d'autres groupes minoritaires en Syrie, qui avaient lié leur sécurité au régime depuis des décennies, n'est-ce pas ? Mais je pense que ceux qui ne connaissent pas bien la Syrie ont vraiment sous-estimé à quel point la majorité de la population sunnite syrienne était profondément, profondément prête à se débarrasser du régime Assad. Et c'est difficile, pour beaucoup d'analystes qui ne connaissent pas bien la Syrie, d'éviter ce réflexe de défendre le régime d'Assad. Ce régime était en conflit ouvert, depuis deux mille onze, avec la majorité de sa population. Il a provoqué une crise dévastatrice, fait des centaines de milliers de morts, forcé des millions de personnes à fuir ou à se déplacer. Et il ne lui restait que très peu de défenseurs ou d'amis, même au sein de ces communautés minoritaires, à part ceux qui agissaient par peur ou par habitude.

Alors, quand ce mouvement a déferlé depuis Idlib, je dois dire que je ne comprends toujours pas vraiment dans quelle mesure... et j'ai tendance à penser qu'il a été surtout encouragé par Erdogan et par la Turquie, dans le cadre d'une manœuvre stratégique préparée de longue date. Mais clairement, c'est une opération qui a bénéficié de l'assentiment des États-Unis, et peut-être, disons, de certaines contributions, d'une nature indéterminée, de la part des Israéliens. C'est une situation très différente de celle de l'Iran. Là-bas, c'est un pays plus grand, avec une composition très différente. Il y avait des minorités, et une opposition issue de ces minorités, active depuis longtemps, qui était bruyante et prête à la chute du régime islamique. Mais la majorité de la population, non. Et quand la guerre a commencé, de la manière absolument effroyable dont elle l'a fait, en plein milieu des négociations, avec une frappe de décapitation contre le Guide suprême, et surtout, le crime inimaginable de la destruction d'un complexe d'école primaire, avec ce qu'ils appellent une « double frappe »...

#Pascal

Dès le premier jour, oui.

#Leila Hudson

Oui, dès le premier jour. S'il y avait des populations — et il y en avait sûrement — qui auraient voulu participer à un changement de régime en Iran, et d'autres qui, bien sûr, étaient issues de ces manifestations et de ces tentatives de les renforcer avec des connexions de données et des armes, tout cela a été balayé par l'attaque surprise, effroyable, menée à la demande d'Israël. J'ai donné quelques interviews au tout début du mois de mars pour dire que, d'après tout ce qu'on sait sur les dynamiques organisationnelles et nationales, les gens allaient se rallier au drapeau. Dans cette configuration particulière, avec une large majorité de la population indignée, blessée, bouleversée, le fait d'armer une petite minorité ne pouvait pas renverser cette situation. Et encore une fois, ce sont des dynamiques très différentes. Voilà.

#Pascal

D'accord. Je veux dire, c'est logique que vous ayez une composition politique complètement différente, non ? Et ça conduit soit à un réflexe d'unité nationale, soit, comme en Syrie, à un abandon total, y compris au sein des forces armées du gouvernement de l'époque. Et la Syrie aujourd'hui, qu'en pensez-vous ? On a aussi vu, entre-temps, qu'Israël n'a pas cessé de bombarder la Syrie. Dès qu'il veut détruire une infrastructure, il le fait. Il appelle ça un « paramètre de sécurité », ce qui est, bien sûr, juste du jargon israélien pour dire « occupation supplémentaire ». Parce que chaque fois qu'il crée un paramètre de sécurité, il finit par y installer des colonies. Ce qui crée ensuite le besoin de nouveaux paramètres de sécurité, qui entraînent de nouvelles colonies, et ainsi de suite. En fait, ça ne fait que s'étendre. Alors, selon vous, où en est la Syrie sous al-Julani, l'ancien chef d'al-Qaïda ?

#Leila Hudson

Eh bien, al-Julani n'aime pas qu'on le qualifie de pragmatique. Il l'a clairement fait savoir dans plusieurs interviews, quand les journalistes ont suggéré qu'il était, disons, adaptable et pragmatique. Il a vivement rejeté cette idée, celle qu'il serait en réalité un pragmatique. Mais, malgré tout, il reste incroyablement populaire, même s'il n'a pas réussi à redresser l'économie depuis dix-huit mois, ou peu importe le temps exact que ça fait.

#Pascal

Est-ce qu'il a vraiment une certaine popularité auprès d'une partie du peuple syrien ? Parce que, enfin, beaucoup de gens autour de moi le décrivent simplement comme une marionnette de la CIA, un type qui serait passé du statut de terroriste à celui d'homme en costume-cravate, et ainsi de suite.

#Leila Hudson

C'est un discours dominant, oui, surtout chez les analystes qui ne connaissent pas bien la Syrie. Et c'est très tentant, pour certains, d'adopter une position pro-Assad, surtout à gauche, en Europe ou aux États-Unis. Mais ça sous-estime complètement à quel point Ahmad al-Julani était incroyablement populaire, quand les gens ont commencé à le connaître, pendant les premiers mois, la première année, de ce qui était, en gros, sa révolution.

#Pascal

De la prise de contrôle après deux mille vingt-quatre.

#Leila Hudson

Il bénéficie d'une popularité et d'un respect immenses. Maintenant...

#Leila Hudson

Ce qu'il a montré, et encore une fois, si on le prend au mot — même s'il n'aime pas qu'on le qualifie de pragmatique —, c'est de la discipline, n'est-ce pas ? C'était vraiment surprenant, encore une fois, de voir cette discipline militaire, ces opérations, et le développement de son avant-poste à Idlib, devenu une zone plutôt prospère, comparée au reste de la Syrie. La plupart des gens considèrent Idlib comme une ville de quatrième ou cinquième rang dans le pays. Personne n'y prêtait vraiment attention, sauf comme refuge pour les derniers restes des différentes forces de résistance. Alors voir cet endroit devenir la base d'une campagne militaire bien organisée, disciplinée, qui voit les forces d'Assad — affaiblies, épuisées, méprisées — disparaître devant elle, eh bien, au début, les gens n'y croyaient pas.

Ils craignaient qu'il y ait de la violence dans les rues. Et quand ça ne s'est pas produit, quand l'ordre a été maintenu, ça a été un tournant très important. L'autre domaine où il a fait preuve d'une discipline assez inhabituelle, c'est justement dans le fait de ne pas réagir immédiatement aux bombardements et aux incursions israéliennes, n'est-ce pas ? Et ça, ça a nourri le scepticisme de ceux qui se demandent s'il serait, d'une manière ou d'une autre, une sorte de marionnette d'Israël ou un agent de la CIA, ou quelque chose du genre. Mais encore une fois, très récemment, dans les discussions qu'on a eues — je ne sais pas si vous avez suivi —, au moment où Trump montrait, ou du moins mettait en scène, ses différences avec Netanyahu.

Et on a entendu de nombreux récits de leurs coups de fil furieux ces derniers jours, alors que Netanyahu sape le mémorandum d'entente. L'une des choses que Trump a suggérées, c'est : « Ah, je vais faire en sorte qu'Ahmad al-Shar'a combatte le Hezbollah au Liban, plutôt que les Israéliens. Netanyahu tue trop de gens. Je vais faire venir la Syrie. » Et Ahmad al-Shar'a, lui, il sait comment affronter le Hezbollah. Ce qui, en réalité, reflète bien la situation : le Hezbollah est l'ennemi des

forces sunnites qui dirigent aujourd'hui la Syrie. Le Hezbollah a soutenu le régime d'Assad pendant, disons, la plus grande partie de la décennie et demie de guerre. Il n'y a jamais eu d'amour entre eux.

Il n'y a aucune affinité naturelle entre ces combattants sunnites de la résistance et les combattants chiites du Hezbollah. Ce sont des ennemis. Alors Trump a saisi cette idée, et il s'est dit : « Tiens, je vais faire en sorte qu'Ahmad al-Shar'a, pour qui il semble avoir une sorte d'admiration un peu étrange, se batte contre le Hezbollah. » La réaction d'Ahmad al-Shar'a à cela a été, encore une fois, marquée par la discipline et la modération. Il devait très vite dissiper, pour préserver sa position interne et régionale, l'idée qu'il allait mener les guerres de Trump, même contre son ennemi historique, le Hezbollah au Liban. Et il a déclaré : « Nous ne sommes absolument pas en position, pour le moment, d'entrer au Liban. »

Et d'ailleurs, notre caractère est tel que, si nous voulions vraiment combattre le Hezbollah ou entrer au Liban, nous l'annoncerions au monde entier. Ce n'est pas ce que nous faisons. Ce n'est pas à notre programme pour le moment. Ce n'est pas notre façon d'agir. Il a réussi à garder beaucoup, vraiment beaucoup de popularité auprès de sa propre population syrienne, en faisant quelque chose dont on a parlé au début de cette conversation : maintenir des relations courtoises avec tout le monde, y compris avec Trump, et ne pas saisir l'occasion, ni céder à la pression des Américains, pour s'en prendre à son ennemi traditionnel — et à celui de la majorité des Syriens — le Hezbollah.

Je pense que, de cette façon, on voit se dessiner un modèle pour les dirigeants de toute la région. En gros, ça veut dire : je ne serai le mercenaire de personne, je ne serai la force d'attaque de personne. Surtout après une guerre brutale dont on vient à peine de sortir, il n'a aucune intention de replonger dans un autre conflit. Il n'a pas l'armée pour ça, il n'en a pas l'envie, et il a la discipline nécessaire pour s'en abstenir. Donc, il ne le fera pas. Et c'est ce genre de modèle de leadership que ce réalignement de tous les acteurs locaux au Moyen-Orient pourrait faire émerger.

#Pascal

Hum hum.

#Leila Hudson

Et ça, ce serait une des caractéristiques de la multipolarité. Nous avons de bonnes relations avec les Chinois. Nous n'avons pas rompu nos liens avec nos anciens ennemis, les Russes, parce qu'ils peuvent être utiles comme contrepoids face aux Américains. Nous allons résister à la tentation qu'aurait eue quelqu'un comme Saddam Hussein, de foncer tête baissée et de s'engager dans une invasion syrienne ou une guerre avec le Hezbollah au sud du Liban. Non, non, non, non, non, nous n'allons pas faire ça. Donc, il s'agit plutôt d'un développement très prudent, très mesuré, de relations de communication entre les acteurs, sans se précipiter dans les plans ou les manœuvres d'une puissance hégémonique en déclin, ou de toute autre puissance hégémonique, du moins je l'espère.

#Pascal

C'est très intéressant la façon dont vous présentez les choses. Je veux dire, entretenir une amitié avec tous les camps, c'est, bien sûr, ce que j'appelle la neutralité. Donc, vous iriez jusqu'à interpréter même la Syrie sous al-Assad de cette manière. Et si je vous comprends bien, vous diriez aussi qu'al-Assad est sans doute mal compris, même par les commentateurs, qui le voient pour la plupart — et je dois dire qu'ils le voient ainsi — comme une sorte de marionnette de la CIA, quelqu'un placé là pour diriger en faveur des États-Unis et d'Israël. Mais vous, vous voyez les choses de façon beaucoup plus nuancée. Vous le décrivez comme quelqu'un qui comprend la vulnérabilité stratégique, la faiblesse, donc en un sens, qui connaît la faiblesse de la Syrie, et qui, à partir de cette connaissance, agit avec retenue — mais une retenue vis-à-vis de tous les camps. Et même si les décapitations du passé font partie de ce personnage, ce n'est pas forcément ce qui définira l'avenir. Ou alors, c'est un autre type d'animal politique que celui qu'il était auparavant, comme un... comme un...

#Leila Hudson

Oui, je pense que vous avez parfaitement compris ce que je veux dire. Et je crois que la Syrie est l'un des sujets sur lesquels, comme vous dites, les commentateurs se trompent le plus, parce qu'ils ont tendance à la voir en noir et blanc, vous voyez. Alors qu'en réalité, c'est bien plus nuancé, bien plus complexe. Et si vous suivez la Syrie de près, comme moi — je la suis vraiment de très près — vous verrez qu'Ahmed al-Sharaa a commis certaines erreurs. Il y a eu, c'est vrai, des fautes, notamment en laissant entrer certains de ses alliés d'al-Qaïda non syriens, qui ont semé le chaos et commis des massacres atroces dans certaines régions côtières et dans des bastions de minorités, y compris pendant les troubles qui ont éclaté dans le sud du pays.

C'était, bien sûr, tragique, dangereux. Mais il en tire des leçons, il se retire un peu, et il continue. Récemment, il y a eu un incident en Syrie, que sans doute les commentateurs occidentaux n'ont pas remarqué. Un homme, ancien opposant au régime d'Assad, qui avait passé du temps dans les geôles du régime, a profité de la nouvelle liberté offerte par les réseaux sociaux sous Ahmad al-Sharaa pour interpellier certains hommes d'affaires syriens. Ces hommes avaient promis d'investir dans la reconstruction, mais n'avaient pas tenu parole. Il a été arrêté. Ce dissident a été arrêté. Eh bien, les réseaux sociaux syriens s'en sont emparés.

Ils lui ont dit : non, Ahmad al-Sharaa, tu ne traites pas les dissidents comme Assad les a traités. Et en une semaine, cet homme a été libéré. Donc, il réagit vraiment à ce genre de conseils, souvent transmis par les réseaux sociaux, qu'il reçoit des Syriens cosmopolites à travers le monde, des Syriens en exil, de ceux qui réfléchissent profondément au risque et à la possibilité qu'un certain extrémisme sunnite finisse par émerger en Syrie. Je vais vous donner un autre exemple. Je regarde beaucoup de séries et de programmes télévisés syriens, et au cours des deux dernières décennies, la Syrie est devenue un véritable exportateur régional de fictions télévisées, de comédies et de toutes sortes de productions.

Sous Ahmad al-Sharaa, et c'est assez surprenant, les standards culturels qu'on voit dans les séries produites en Syrie incluent des scènes ou des allusions sexuelles assez osées, qu'on n'avait jamais vues dans les drames syriens sous le régime Assad. C'est donc très étonnant que, lorsque les forces islamistes arrivent au pouvoir, les normes télévisuelles sur ce qu'il est permis de montrer — par exemple, un homme et une femme assis ensemble dans un lit, des femmes dansant de façon provocante dans une boîte de nuit, ou encore la consommation de drogue, des choses qu'on n'aurait jamais vues dans la longue et prestigieuse tradition du drame social sous les Baathistes — se retrouvent soudain à l'écran dans les séries syriennes.

Et c'est assez intéressant. On se demande : est-ce que c'est une réaction du milieu artistique contre la rigidité potentielle du régime islamiste ? Quoi qu'il en soit, ça se passe, non ? Et on ne voit pas de répression. Il y a des faux pas, des moments d'hésitation, mais dans l'ensemble, ce qu'on observe, c'est une sorte de négociation entre certains éléments plus cosmopolites, les courants laïcs et séculiers de la société syrienne, et un nouveau régime qui, certes, a une filiation islamiste, mais qui semble aussi assez réceptif à l'idée d'une Syrie multireligieuse et multiethnique, ouverte à tous. Et, vous savez, l'intégration des paramilitaires kurdes irait aussi dans ce sens. On verra bien.

#Pascal

On verra bien. Je veux dire, c'est très bien que tu mettes ça en avant. Je n'en aurais pas entendu parler, et je n'aurais pas regardé la question sous cet angle. On pourrait être tenté de dire, bon, d'accord, le dernier exemple que tu as donné pourrait être une forme de concession aux idéaux libéraux de l'Occident, s'il est effectivement influencé par je ne sais quoi. Mais on n'a pas besoin d'aller jusque-là, ni même d'y faire allusion.

#Leila Hudson

Mais c'est un art qui est produit pour un public local et régional. Donc, clairement, ce n'est pas quelque chose de, vous savez... c'est en dialecte syrien très marqué, et ça reflète vraiment les traditions locales de la télévision et du cinéma. C'est vraiment intéressant. Et encore une fois, ça me donne de l'espoir, vous voyez ? Et qui sait ce qui se passera demain, ou un autre jour.

Mais ce que j'espère, c'est que, qu'ils aiment ou non qu'on les décrive comme pragmatiques, les acteurs de pouvoir du Moyen-Orient restent profondément imprégnés de valeurs traditionnelles. En même temps, ils comprennent de plus en plus, à cause de ce conflit, que leur stabilité économique future et leur prospérité potentielle dépendent de ce que vous avez appelé cette neutralité multilatérale. Autrement dit, ne pas mettre tous ses œufs dans le panier du radicalisme ou du sectarisme, ni dans celui d'un seul hégémon, comme la domination américaine au Moyen-Orient nous y a habitués, ou d'un autre hégémon d'ailleurs. Il s'agit plutôt d'entretenir des relations négociées, de garder des canaux de communication ouverts avec tout le monde, pour être de moins en moins tenté de devenir la marionnette de quelqu'un. Il faut toujours pouvoir invoquer une autre

amitié, une autre relation, ou un ensemble de relations, pour contrebalancer quand une puissance qui se rêve superpuissance, ou puissance unique, vous dit quoi faire. Encore une fois, Israël et la relation américano-israélienne restent la grande inconnue dans tout cela. Mais quand on regarde le Golfe, l'Irak ou l'Iran, on voit émerger une certaine forme de pragmatisme, dont l'objectif final est la prospérité économique plutôt que la domination idéologique.

#Pascal

Eh bien, ce serait un très bel objectif final pour tout le monde. Et c'est là qu'on va devoir conclure notre conversation. Mais j'aimerais vraiment souligner que vous avez aussi publié un livre assez récemment, également sur la Syrie : **Lines of Flight: Assemblages of Home, Syrian Women Displaced.** Je sais que vous l'avez à côté de vous. Vous pouvez le montrer une seconde ?

#Leila Hudson

Oui, je vais le montrer. C'est vraiment un travail fait avec passion. C'est aussi une perspective centrée sur les femmes, sur le déplacement, la guerre et la migration en Syrie. Le livre suit les histoires de cinq femmes syriennes d'âge mûr, des épouses et des mères sunnites traditionnelles, qui ont dû prendre la décision extrêmement difficile de fuir la guerre civile en Syrie, vers deux mille douze, quand leur vie est devenue impossible et que la terrible violence déclenchée par le régime Assad s'est rapprochée d'elles. Il raconte comment chacune de ces femmes, avec sa famille, a décidé de quitter la Syrie, de trouver refuge dans des pays arabes voisins, au Liban et en Jordanie, puis de partir en Turquie, et enfin comment certaines ont emprunté les routes maritimes périlleuses de la Méditerranée pour rejoindre l'Europe, sur une période de cinq ou six ans. Voilà, c'est ça, le livre.

#Pascal

C'est une histoire vraiment importante, et je suis heureux que vous la partagiez avec tout le monde. Nous vous inviterons certainement à revenir dans le futur pour reparler de cette région. Docteure Leila Hudson, merci à vous.

#Leila Hudson

Merci beaucoup. C'était sympa.